

Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 52 (1944)
Heft: 4

Artikel: A propos de deux stations préhistoriques
Autor: Michaud, Léon
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-40588>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

A propos de deux stations préhistoriques

M. Léon Michaud, directeur du Collège d'Yverdon a donné à la Société vaudoise des sciences naturelles, réunie dans cette ville en 1943, une intéressante communication au sujet des stations préhistoriques du nord du canton de Vaud. Il nous a autorisé à en détacher pour la *Revue Historique vaudoise* la seconde partie, relative à des faits et à des stations les moins connus du public. Nous l'en remercions et donnons ici ses observations personnelles sur les lacustres, la station de Chavornay et celle du vallon des Vaux, près d'Yvonand.

* * *

Quelques remarques encore au sujet des stations lacustres classiques d'où émergeaient ou émergent encore ces forêts de pieux noirâtres : Concise, Corcelles, Onnens, Corcelettes, Grandson, Clendy, Champittet, Cheseaux. Si je dis : émergent encore, c'est une affirmation très relative, car l'abaissement du niveau du lac a eu pour conséquence d'ensabler peu à peu les stations trop riveraines d'où ne pointent plus dans le sable, les roseaux ou les broussailles que quelques têtes de pilotis. De plus, des centaines de ces pieux ont été systématiquement supprimés autrefois ; dans les familles de pêcheurs de Faoug, Chevroux, Cudrefin et ailleurs, on raconte encore volontiers que pendant plusieurs générations, on s'est chauffé exclusivement avec ce vieux bois de chêne qu'on allait scier sur le rivage ! Il y eut même à Estavayer un ébéniste qui s'était spécialisé dans la fabrication des meubles en véritable bois lacustre. C'était le beau temps des fouilles copieuses et faciles : on sortait du sol

des armes, des outils, des poteries en quantités industrielles. On assista au bord de notre lac, il y a une soixantaine d'années, non pas à la ruée vers l'or, mais à la ruée vers le bronze. Tous les amateurs, tous les musées, tous les brocanteurs aussi piochèrent, creusèrent... et emportèrent par pleins paniers ces milliers d'objets de pierre, d'argile, d'os et de bronze qui garnissent les rayons et les vitrines des collectionneurs : haches, couteaux, poignards, fers de lances, marteaux, poinçons, épingles, boucles, fibules, bracelets, pendeloques, hameçons, harpons, etc., etc., sans parler de la poterie, diverse autant qu'innombrable. A telles enseignes qu'on a connu à la Neuveville un habile chaudronnier qui fit de fructueuses affaires en fabriquant du faux lacustre qu'il vendait clandestinement et à un prix approprié. Cet ingénieux faussaire eut plus tard, vers 1880, un émule à Yverdon même !... Mais ceci est une autre histoire. De nos jours encore, beaucoup de riverains grands et petits s'en vont explorer les lieux et se font une petite collection personnelle d'objets lacustres, tessons et débris de poterie surtout. A côté de ces menus objets, on sortit aussi triomphalement des ondes des pirogues taillées dans des troncs de chêne de 10 à 12 m. de longueur.

Plusieurs de nos grands musées en conservent de beaux spécimens, le musée national entre autres. Et laissez-moi vous confier ici un secret assez plaisant : une belle pirogue fut découverte un jour au bout du lac (à l'autre bout). Le petit musée d'une bourgade vaudoise l'acheta ; on la transporta à destination. Mais hélas ! le local qui devait l'abriter était trop exigü. Que faire ? C'est bien simple : on la scia par la moitié, et les deux tronçons s'en allèrent reposer côte à côte dans la salle basse du musée en question ! Comme il se doit, Yverdon possède une quantité très remarquable d'objets lacustres des deux époques : pierre polie et bronze. Les vitrines du musée en sont abondamment pourvues et il serait fastidieux de les énumérer. Je vous signalerai cependant deux trouvailles dignes d'attention : une hache de pierre dans sa douille de corne de cerf et encore fixée à son manche de bois primitif : c'est une pièce particulièrement

rare qui fut trouvée dans les marais, mais qui est surclassée par un spécimen unique en Europe : un pain lacustre entier, de la grosseur des deux poings, trouvé parfaitement intact, parce que carbonisé, à Corcelettes. Et, si le cœur vous en dit, il y a, en avant de Champittet, à quelque 200 m. du rivage, une splendide pirogue qui dort dans le limon et attend qu'on l'extraie ! De temps à autre, un pêcheur ou un canotier a la joie — et l'illusion — de faire une découverte sensationnelle et la signale aux intéressés compétents !

Il existe des stations lacustres... sur terre ferme : Clendy, les Uttins, au pied du mont de Chamblon, et bien en arrière, Chavornay. Pour les deux premières, il est plausible d'admettre que le lac s'élevait alors jusque là et que, d'autre part, la colline de Chamblon formait un promontoire touchant à une langue lacustre particulière : la station — très petite du reste — était bâtie sur des pilotis de forme et d'agencement semblables à ceux de la pleine eau. On en voyait encore les restes il y a cinquante ans. Quant à celle de Chavornay, je crois pouvoir affirmer qu'elle est encore inconnue ; elle n'est mentionnée sur aucune carte, ni par aucun auteur. Il convient donc que je vous dise ce que j'en sais : il y a quelques années, un collégien domicilié à Chavornay, nous apporta, à mon collègue Hahn (maintenant à Genève) et à moi-même, quelques pointes de lances de bronze et plusieurs fers à mulets de petit format que lui avaient donnés des ouvriers de la Tuilerie Barraud. Renseignements pris, on apprit avec étonnement que ces trouvailles avaient été faites dans le banc d'argile que l'entreprise exploite pour sa fabrication, à vingt minutes au nord du village, en plein marais, gisement relié à la fabrique par un téléphérique. Nous y courûmes et, sur place, ces ouvriers nous confirmèrent la chose en nous avouant ingénument qu'ignorant la valeur de ces découvertes, ils jetaient au hasard dans les broussailles et les fossés tous ces « machins », tout ce « chenit » inutiles. Une prospection plus poussée nous permit de reconnaître, grâce aux tranchées d'extraction, à environ 2 m. au-dessous du niveau du sol, toute une substructure faite de troncs de chênes entiers, disposés horizontalement et

supportant des pilotis verticaux. Malheureusement, le fond marécageux et parsemé d'étangs d'eau stagnante rendait et rend encore les recherches bien malaisées ; et les fouilles que nous nous proposons d'entreprendre sont restées à l'état de projet.

Il y avait donc là une ou des habitations lacustres de l'âge du bronze et cette quantité de fers à mulets pourrait plaider en faveur d'une station de relais entre le Mauremont et le *vicus eburodunensis* des premiers Helvètes. Il est tout de même bizarre qu'elle soit située en dehors des deux voies connues qui longeaient le marécage : celle d'Essert-Pittet et celle de l'antique Urba. Les objets recueillis sur place ou transportés par les bennes du téléférique sont encore épars chez des particuliers de la région et à la direction de l'entreprise Barraud. Chavornay serait donc vraisemblablement une station de marais, à base surélevée reposant sur une fondation de troncs entrecroisés, comme on en a découvert aux environs de Bex, dans les marais de Wauwyl (Lucerne) ou de Mooseedorf (Berne) et comme en construisent encore les peuplades primitives des bas-fonds de Papouasie et des jungles malaises. Pour un amateur disposant de temps et de moyens, comme pour une association de préhistoriens ou d'ethnologues, il y aurait certainement là d'intéressantes découvertes à faire. Avec Chavornay, nous sommes arrivés à l'époque de transition du bronze au fer et quand je vous aurai signalé que le plateau de Rances à Baulmes est particulièrement riche en vestiges des deux âges de Hallstatt et de la Tène, je me considérerai comme parvenu à la fin de l'excursion archéologique que je vous proposais ; mais, avant de conclure, je vous demande de revenir quelques instants à l'importante station du ravin des Vaux sur Yvonand. Les publications qui en parlent disent qu'elle a été découverte en 1909 ; en réalité elle est connue depuis fort longtemps ; j'y ai moi-même fait des recherches depuis 1906. Mais c'est en effet en 1909 qu'un amateur éclairé de la région, M. Tharin, instituteur à Démoret, la signala au professeur Alexandre Schenk qui fut chargé par l'Etat de diriger les fouilles. La mort de ce savant spécialiste, survenue l'année suivante, interrompit les travaux qui ne furent jamais repris

méthodiquement. Il est vrai que le site, son accès et ses abords ne sont pas pour faciliter les choses. Partant d'Yvonand, nous remontons le cours de la Menthue, puis de son affluent, le ruisseau des Vaux qui coule au fond d'un vallon étroit et sauvage entre deux parois abruptes de molasse. C'est là, presque en face des ruines du vieux donjon de St-Martin du Chêne, que se trouve l'abri sous roche. Représentez-vous au milieu de cette falaise presque verticale de 80 à 100 m. de hauteur une terrasse de 8 m. de largeur moyenne qui longe la paroi sur 120 m. de longueur. Aucun chemin ne conduit à cette esplanade sauvage. On y accédait autrefois relativement facilement par une vire qui se prolongeait du côté de Chavannes-le-Chêne ; elle n'est presque plus praticable par suite d'un effondrement, et maintenant l'accès ne peut plus se faire que par une roide ascension partant du fond du ravin, à la force du poignet, des deux poignets, des coudes et des genoux autant que des pieds ! Les fouilles de 1909 ont permis de reconnaître quatre couches archéologiques : la plus profonde est à 2 m. 50 environ du niveau actuel ; on y a trouvé des silex taillés. Au-dessus venait une couche de cendres et sable mélangés contenant des témoins du strate robenhausien : outils de pierre et de silex, couteaux, grattoirs, haches, fusaïoles, pesons, pendeloques, pointes de flèches, d'innombrables débris de poterie et des restes de foyers avec débris calcinés de toute sorte. La couche supérieure contenait quelques sépultures cuboïdes en très mauvais état avec quelques fragments d'objets de bronze, de la poterie plus fine, des meules et du seigle carbonisé. Enfin la quatrième couche, de surface, renfermait des objets de verre, perles et grains de colliers, de la poterie faite au tour qui rappelle l'âge du fer. C'est dire que cette station a été habitée jusqu'à l'époque historique. Actuellement encore, à l'aide d'une simple pelle, on déterre des silex, des haches, des canines d'ours et de sanglier, et d'innombrables tessons de poterie noire et grossière. Mais la Vaux présente d'autres particularités intéressantes : la paroi de rocher est creusée sur une hauteur de deux à six mètres au dessus de la terrasse de nombreux trous ronds ou rectangulaires, disposés

régulièrement dans le sens horizontal. Tout donne à croire que ces trous recevaient la tête de chevrons qui venaient s'appuyer sur des pieux verticaux, le tout recouvert de branchages enduits d'argile et constituant une toiture. Sur ce premier étage s'élevait probablement un deuxième auvent semblable, fixé aux mortaises supérieures et peut-être, par places, un troisième étage. L'ensemble formait donc une sorte de hameau appliqué à la paroi et devait ressembler aux villages des modernes troglodytes du Maroc et de Tunisie. Autre particularité : à l'extrémité gauche de l'esplanade, une vire descendante nous conduit à une sorte de corniche en contre bas, étroite et surplombant à pic le fond du ravin sur une quinzaine de mètres de longueur. Des trous carrés dans l'extrême bord de cette corniche semblent indiquer des mortaises où on aurait fixé des pieux en guise de barrière : l'exposition directe au midi de ce promenoir devait en faire un *solarium* de première qualité. Au-dessus, un gros trou dans la molasse forme une sorte de chambre naturelle qui n'a rien de particulier. Du reste ce site tout entier, sec et ensoleillé constituait un refuge protégé naturellement de tous les côtés.

Une troisième curiosité : la paroi de molasse présente, à quelques mètres au dessus du niveau de la terrasse, divers dessins gravés dans la couche superficielle de grès ; à côté des initiales innombrables que les visiteurs ont incisées un peu partout (cette manie est de tous les pays, de tous les lieux et de toutes les époques) à côté des dates, dont plusieurs du XVIII^e siècle sont indiscutablement authentiques mais voisinent avec des millésimes de fantaisie dus à des fumistes ignares et prétentieux ; à côté d'images informes ou enfantines, on remarque des dessins gravés, de petites dimensions (40 à 50 cm.), dont deux méritent plus qu'un regard indifférent ou amusé : le premier représente une tête de cervidé très adroitement rendue ; le second une scène de chasse : un guerrier ou chasseur transperce de sa lance un renne (ou cerf) courant. Une comparaison attentive de ce petit chef-d'œuvre de justesse et de mouvement avec les gravures rupestres connues des stations magdaléniennes incite à penser que

nous avons là un spécimen des scènes d'envoûtement caractéristiques de cette époque : l'image du gibier percé d'une lance devait favoriser toutes les chasses futures et attirer sur l'auteur les faveurs du sort. J'aurais beaucoup désiré vous en projeter une image ; mais la photographie de ces empreintes est vraiment compliquée ; elle exige un échafaudage que la terrasse abrupte et étroite rend difficilement réalisable à de simples amateurs.. Il convenait de parler ici de cette particularité, à ma connaissance unique en Suisse, d'une gravure rupestre à ciel ouvert encore parfaitement nette et d'une authenticité certaine. Les traits rappellent par leur facture franche et assurée les sgraffites catalogués de Thayngen, Kesserloch etc. (rappelez-vous le fameux renne broutant du présumé bâton de commandement, actuellement au musée de St-Germain) qu'on a récoltés sur des ossements, des galets, des plaques schisteuses ou fragments de lignite. Il est probable que le délitement et l'érosion qui ont peu à peu rongé cette couche de surface ont dû faire disparaître d'autres empreintes, étant données les dimensions de cette longue paroi qui formait une si remarquable planche à dessin naturelle.

Encore un souvenir plaisant du temps des fouilles de 1909 : plusieurs visiteurs des lieux en avaient rapporté des fragments de poterie qu'on récoltait en quantités surprenantes. A l'examen rapproché, ces tessons montraient à l'intérieur de la grossière pâte d'argile, de minuscules paillettes métalliques, jaunes et brillantes ; ce ne fut qu'une exclamation à Yverdon : de l'or ! Et il y eut au ravin des Vaux une petite ruée vers l'or analogue à la ruée vers le bronze dont j'ai parlé à propos des lacustres. Hélas ! Il fallut déchanter : les paillettes convoitées étaient, non pas des pépites d'or, mais de vulgaires cristaux de pyrite sans valeur. Chacun en fut pour ses frais et ses désillusions !

Léon MICHAUD

Directeur du Collège d'Yverdon